Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 32

Artikel: Les corsaires de la mort
Autor: Croisier, L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180904

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de paniers bien garnis. M. Grugeon va de l'un à l'autre, considère le volume des sacs, ouvre largement ses narines, et dès qu'il a perçu un vague parfum de pâté ou de langue fourrée, il suit pas à pas ces groupes bienheureux. Il les accompagne au guichet, entend qu'ils demandent des billets pour Vevey, et en prend lui-même un pour Cully. Il passe avec eux sur le quai, s'insinue dans le compartiment qu'ils occupent; ces braves gens sont pleins d'allégresse; ils ne se figurent pas que là, au coin, est un ennemi de leur félicité; ils sont disposés à être communicatifs et généreux.

— Belle journée, dit M. Grugeon.

— Bien belle, répond un des jeunes gens; aussi nous en profitons pour aller aux Avents.

— Moi, je vais à la tour de Gourze.

— Vous devriez venir aux Avents avec nous: qu'est-ce que la tour de Gourze? pas un chat! on s'y ennuie mortellement.

— Mais, je suis attendu là-haut.

— Et par qui? vous êtes seul et par conséquent indépendant.

— Des dames.

— Où sont-elles?

— Elles viendront plus tard.

— En êtes-vous bien sûr?

— Oui, elles m'ont dit qu'elles tâcheraient d'y aller par le second train.

— Justement; elles vous manqueront de parole. Venez seulement avec nous.

— Mais si ces dames....

— Vous leur ferez dire de Cully de ne pas vous attendre.

— Ma foi! peu s'en faut que je ne me laisse tenter!

— Eh! pardieu! ça y est.

— Je crains de vous gêner.

— Nous gêner? allons donc? (frappant sur le sac) il y a là assez pour vous et pour nous.

— Alors je descendrai à Cully pour faire prévenir là haut.

En effet, M. Grugeon descend à Cully et, comme bien pensez, ne fait rien dire. A Vevey, il se mêle dans la foule et, grâce à l'occupation de l'employé, se dispense de payer un supplément de place. Nos jeunes gens montent gaîment; M. Grugeon, homme sérieux, ne quitte pas les porteurs de comestibles. A la première halte, il ne croit pas convenable de déployer sa gloutonnerie. Il se sert modérément, on est obligé de lui dire: — Mangez donc, mangez donc, nous avons encore une bonne heure à monter.

Une des jeunes filles demande à son cousin:

— Gustave, quel est cet oiseau qui est avec nous?

— Je ne sais pas; il m'a paru bon diable et je l'ai invité à nous accompagner.

— Il n'est pas amusant, au moins.

Sur la route, M. Grugeon, que le petit blanc a égayé, pince la taille aux dames, et leur débite quelques grosses platitudes qu'il prend pour de l'esprit.

Mais il ne devient vraiment amusant qu'aux Avents. Il vide les pâtés, et consomme comme quatre. On le regarde avec effroi, s'attendant à le voir sauter d'un instant à l'autre; mais lui, toujours calme et impassible, va son petit train. On fait venir de l'auberge 12 bouteilles d'Yvorne. M. Grugeon en boit plus que sa part, et quand le quart d'henre de Rabelais arrive, il se retire discrètement bien loin, bien loin, sous un prétexte ou sous un autre.

Le retour est silencieux; les bons jeunes gens craignent d'avoir été dupes d'un exploiteur, et M. Grugeon digère.

EPILOGUE.

Lundi, j'ai été souffrant toute la journée, dit M. Grugeon à l'un de ses intimes; figurez-vous que Dimanche je rencontre des jeunes gens qui me forcent à aller avec eux aux Avents, qui me bourrent de pâtés et de langues salées, d'Yvorne.

— Oh! vous m'en direz tant.

— Oui, voilà comme je suis, faible de caractère.

— Il faut vous ménager. J. B.

On se souvient sans doute de l'éloquente protestation contre la guerre, faite au Congrès de la paix de Lausanne par M. Mie, avocat à Périgueux.

La description de ces horribles hécatombes imposées aux peuples par l'orgueil des rois, et celle de l'ignoble trafic qui en est la conséquence, inspira à notre collaborateur les vers suivants, qui reprennent dans les circonstances douloureuses que nous traversons une triste actualité.

Les corsaires de la mort.

A M. MIE, AVOCAT A PÉRIGUEUX.

Poussez votre cri de victoire,
Heureux vainqueurs, fiers conquérants!
Etouffez, sous vos chants de gloire,
Le râle immense des mourants!

Nos frères sont tués: merveille!
Les rois sans honte et sans remords
Lisent au rapport de la veille:
« Les vaincus ont cent mille morts. »

Les fusils tirent loin et juste;
Mais au combat plus d'empereurs
Offrant leur épiderme auguste
A l'œil exercé des tireurs.

Il nous faut vos fils, votre bourse,
Disent-ils aux peuples soumis;
Car nous marchons au pas de course
Aux emprunts comme aux ennemis.

Allons, jeunes gens, à l'armée!
A l'horizon est un point noir,
Mexique ardent, froide Crimée,
Partout ils firent leur devoir.

Ils partaient gais, pleins d'espérance;
La gloire au phare éblouissant,
Eclairait cette jeune France
Qui s'en allait verser son sang.

Et là-bas les fièvres, les guerres
Se disputaient les bataillons;
Vingt ans d'amour, ô pauvres mères
Restaient couchés dans les sillons!

II

Sous le pavillon britannique,
Sur ce vaisseau noir, sans canon,
Où vont ces gens à l'œil cynique?
Où vont ces matelots sans nom?

Ils vont, chacals à face humaine,
La nuit, guidés par les corbeaux,
Arracher dans la sombre plaine
Les cadavres de leurs tombeaux!

Et jetant dans leur cale immonde,
Russes, Français, sans examen;
Ils iront avec tout ce monde
Fabriquer de l'engrais humain!

III

Sœurs, à genoux! priez pour l'âme
Des bien-aimés que vous pleurez!
Pendant que sous la pierre infâme,
Leurs corps sanglants sont triturés!

Ce sont vos enfants en poussière
Laboureurs, que vous achetez;
Si leurs bras manquent à la terre,
Vous lui donnez leurs os broyés!!

IV

Et l'on s'en va chez les sauvages
Prêcher amour, fraternité!
Convertir les anthropophages
Au nom du Dieu de charité!!

L. Croisier.

Thermes de Lessus, octobre 1869.

Le surnaturel et les lois de la nature.

..... Je rencontrai dans l'été de 1858, à l'auberge qui est au pied du glacier du Rhône, un jeune prêtre aux formes athlétiques, qui, après avoir expédié un solide déjeuner et une bouteille de vin, m'informa qu'il était venu dans le but de *bénir les montagnes*. La chose se faisait annuellement en ce lieu; chaque année le Très-Haut était supplié de prendre telles mesures météorologiques qui assureraient aux troupeaux des Valaisans la nourriture et l'abri. Un changement de direction du Rhône, ou un approfondissement de son lit eût été un avantage incalculable pour les habitants de la vallée au temps dont je parle. Mais le prêtre aurait repoussé bien loin l'idée de demander au Tout-Puissant d'ouvrir un nouveau canal pour le fleuve, ou d'en faire passer une partie en haut de la Mayenwand par le col du Grimsel, et de là dans la vallée d'Oberhasli jusqu'à Brienz. Il aurait regardé cela comme un miracle, et il n'était point venu pour demander au Créateur d'accomplir des miracles, mais simplement une chose qu'il regardait évidemment comme restant dans les bornes du naturel et du non miraculeux. Un monsieur protestant qui était présent sourit aux paroles du prêtre; il n'avait pas foi dans cette bénédiction; toutefois il considérait cette prière comme différente de ce qu'elle eût été s'il avait demandé l'ouverture d'un nouveau lit pour le fleuve, ou de faire remonter les eaux en haut des montagnes.

De même nous sourions à la pensée du pauvre prêtre tyrolien offrant sur un glacier le sacrifice de la messe pour prévenir l'éboulement de celui-ci. Ce pauvre homme ne s'attendait pourtant pas à convertir la glace en diamant, ou à en solidifier la matière de façon à la rendre capable de supporter la pression de l'eau; il ne s'attendait pas non plus à ce que le torrent remonterait à sa source et le délivrerait ainsi de sa présence. Mais pour lui, au-delà de ce qu'il voyait, était une région où la pluie se formait il ne savait comment; il n'était pas assez présomptueux pour s'attendre à un miracle, mais il croyait fermement que bien loin dans le pays des nuages les choses pouvaient être arrangées de telle sorte que, sans aller jusqu'au miraculeux, ce torrent qui le menaçait, lui et son troupeau, serait forcé de demeurer dans les limites naturelles.

Ces deux prêtres façonnaient les forces à eux inconnues selon leurs désirs et leurs besoins: l'incompréhensible est le domaine de l'imagination. Mais ces rêves se sont évanouis comme la recherche du mouvement perpétuel, à mesure que les hommes ont mieux connu les lois de la nature, et surtout cette grande généralisation de la science moderne connue sous le nom de *conservation des forces*. Ce principe établit qu'aucune force ne peut faire son apparition dans la nature sans une dépense équivalente de quelque autre force, les agents naturels ont de telles connexions les uns avec les autres qu'ils peuvent se transformer mutuellement, mais qu'aucune nouvelle force n'est créée. La lumière se convertit en chaleur, la chaleur en électricité, l'électricité en magnétisme, le magnétisme en force mécanique, et la force mécanique de nouveau en lumière et en chaleur. Ces transformations naturelles qui ne supposent l'intervention d'aucun miracle, sont l'expression non d'un fait arbitraire, mais d'une *nécessité physique*. La nature sous toutes ses faces est un mode de *mouvement*: l'atmosphère en est un par la puissance de mouvement de ses atomes; le glacier se résout en eau, l'eau en vapeur transparente, la vapeur en nuages opaques par des changements de mouvements.

Depuis longtemps on sait que la force qui moule une larme est la même que celle qui arrondit une planète. Dans l'application de ces lois aux phénomènes de la nature, les termes de *grand* et de *petit* sont également inconnus. Le principe auquel nous faisons allusion nous apprend que le vent du midi qui balaye la crête du mont Cervin est l'esclave d'une loi tout aussi absolue que la terre lorsqu'elle décrit son orbite autour du soleil, et que la transformation en nuages des vapeurs amenées par le vent, est tout aussi nécessaire que le retour régulier des saisons. Par conséquent, la dispersion de la plus légère brume par la volonté spéciale de l'Eternel serait un miracle aussi éclatant que le passage du Rhône par-dessus les rochers de la Mayenwand. Il me semble tout-à-fait au-dessus des moyens actuels de la science de prouver que le prêtre tyrolien ou son collègue de la vallée du Rhône demandassent une impossibilité en priant pour obtenir un temps plus favorable; mais la science peut prouver qu'ils n'avaient qu'une connaissance bien imparfaite de la nature en limitant leurs prières à un point aussi particulier; la science peut diminuer le nombre des cas où nous adressons mal nos demandes, en montrant que nous prions quelquefois pour l'accomplissement d'un miracle sans en avoir l'intention. Elle affirme, par exemple, qu'aucun acte d'humiliation individuel ou national, ne peut faire tomber une ondée du ciel ou faire arriver vers nous un seul rayon du soleil sans une perturbation tout aussi grave des lois naturelles que